
PROBLÈMES

D'AMÉRIQUE LATINE

77

Été 2010

Indépendances
et révolutions

Mario Vargas Llosa

François-Xavier Guerra

Luis Alberto Romero

Gilles Bataillon

Roger Bartra

Varia

Frontières mexicaines

Racisme à Cuba

ÉGALISATION DES CONDITIONS ET FORMES DU RACISME À LA HAVANE PENDANT LA PÉRIODE SPÉCIALE. UNE LECTURE DU ROMAN *LAS BESTIAS*, DE RONALDO MENÉNDEZ

Vincent BLOCH *

COMMENT APPRÉHENDER LE RACISME À CUBA ?

Une nuit de janvier 2003, vers quatre heures du matin, nous étions, un ami et moi, en train d'uriner derrière un mur dans une rue de la Vieille-Havane. Soudain, une femme blanche d'une quarantaine d'années, qui effectuait son tour de garde pour le Comité de défense de la révolution (CDR) ¹, se précipita vers nous en criant : « Hé ! Bande de cochons ! Pissez pas ici ! ». Regardant mon ami qui avait pris la poudre d'escampette, elle se retourna ensuite vers moi et me dit d'un air implorant : « Toi qui es blanc, quand même, dis-lui à ce Noir qu'il pisse pas ici ! »

Au lieu de lui répondre que notre manque de civisme ne l'autorisait pas à dire n'importe quoi, je choisis d'essayer de la prendre en défaut, en retournant à mon avantage une invective révolutionnaire, vague parmi tant d'autres, dont la vertu est de semer la confusion. Je lui rétorquai : « T'es pas au courant qu'on a eu une révolution socialiste ici, il y a quarante-cinq ans ? ». Quelque peu déstabilisée en effet, elle me répliqua : « Et qu'est-ce que tu veux dire par là ? »

* Vincent Bloch est doctorant à l'École des hautes études en sciences sociales.

1. À l'échelle du pâté de maison – *cuadra* –, le Comité de défense de la révolution, qui se compose de tous les résidents âgés de plus de 14 ans, est chargé de veiller collectivement au respect des lois, rôle qui échoit plus particulièrement au président, au vice-président et au « chargé de vigilance ». Créés en 1960 pour préserver l'édifice collectif face aux menaces contre-révolutionnaires, 100 000 CDR quadrillent la société, incarnent la courroie de transmission des directives révolutionnaires et accumulent des renseignements très précis sur chaque individu.

Je poursuivis en lui disant que cela signifiait « qu'on est tous égaux, alors je vois pas ce que ça à voir cette affaire de Noir et de Blanc ». Rassurée, puisque selon ses critères, la justesse de son attitude révolutionnaire n'était pas mise en cause, elle riposta alors, avec didactisme et bienveillance : « justement, mon gars, tu dois donner le bon exemple ». Amusé par sa bêtise, et décidant alors de mettre à l'épreuve sa capacité de résister à la contagion négro-plébéienne en appliquant le principe de « l'intervention sociologique », je m'éloignai d'elle en l'insultant à dessein de la façon la plus obscène : « Arrête ton baratin, t'es une raciste et c'est tout, espèce de pute, connasse, grosse vache, va niquer ta mère, gouinasse ! » Et la réponse exemplaire ne se fit pas attendre : « Toi va te faire enculer pédé, pauv'con, gros fils de pute, pédé, pédé, pédé, etc. ! » Pendant ce temps, hormis l'éventualité de l'arrivée de la police, dont il aurait sûrement seul fait les frais, rien n'avait troublé le stoïcisme de mon ami. Peu lui importait le sens de l'altercation, l'opinion implicite de la *cederista*² selon laquelle il est vain d'expliquer à un Noir qu'il s'est mal comporté, puisque sa seule condition ontologique l'empêche de le comprendre, ou encore ma réaction solidaire à peu de frais. Non, tout cela était – selon ses mots – « culturel ». Et combien de Cubains, « noirs » ou « blancs », en entendant cette anecdote, m'ont expliqué depuis, avec le même détachement, qu'en effet, le racisme à Cuba existe, mais qu'il est « culturel », c'est-à-dire qu'il n'empêche pas le mélange, voire l'affection entre Noirs et Blancs, et n'a rien à voir avec la haine raciale telle qu'elle a existé sous l'apartheid en Afrique du Sud, ni avec le « cloisonnement ethnique » tel qu'ils l'imaginent au sein de la société nord-américaine d'aujourd'hui.

Le racisme culturel

L'habitude de s'apostropher les uns les autres : « Hé, le Nègre ! », « Hé, le Chinois ! », « Hé, le Gros ! » ? La référence aux personnes : « la petite Nègresse du troisième », « le petit Blanc d'à côté », « ton copain, le p'tit pédé » ? Les expressions idiosyncrasiques : « avoir un arrière-grand-père chinois³ » (être malchanceux), « t'es crétin ou t'es de Pinar del Río ? » (région de l'ouest de l'île, restée en marge du boom sucrier au XIX^e siècle, et réputée arriérée), « la radinerie du Galicien » (à Cuba, « el gallego » désigne en général l'Espagnol de la péninsule, même s'il est catalan ou madrilène) ? « Le Galicien noir » ? À l'instar de ce surnom, donné à un Afro-cubain connu pour son avarice dans le quartier où j'habitais, tous ces propos, m'a-t-on prié de comprendre, ne doivent pas être appréhendés sans référence au mélange de bonne humeur et de plafonnement intellectuel⁴ qui en forme le socle.

2. Membre du Comité de défense de la révolution.

3. « Tener un chino atrás ».

4. Alors qu'au cours d'une conversation avec une amie afro-cubaine de ma génération, j'alignai les uns après les autres et dans leur contexte les *certaines* de commentaires racistes entendus au cours des deux années que j'ai passées à La Havane, celle-ci, indisposée par ce qu'elle percevait comme une « mise au banc » de son pays, mais reconnaissant que « mis les uns à côté des autres, les exemples donnent un tableau d'ensemble qui laisse songeur » jugea opportun de me rappeler un proverbe wolof que j'avais cité une fois dans une toute autre situation : « si l'intelligence était à vendre, elle ne trouverait pas d'acquéreur ».

Bien entendu, certains stéréotypes « culturels » sont plus avantageux que d'autres. On a souvent essayé de me convaincre qu'il y avait des « Blancs qui agissent comme des Noirs – bruyants, jouisseurs, paresseux comme des couleuvres ⁵ », et aussi des « Noirs fins », qui n'ont rien à voir avec « les négros en bandes ⁶ ». Un professeur de physique « blanc » d'une quarantaine d'années m'avait expliqué en prenant grand soin d'éviter les grossièretés que « les Noirs n'ont pas la même morale », alternant entre exemples normatifs (« ils ne font pas la différence entre l'amitié et le profit économique qu'ils peuvent retirer de l'amitié ») et angoisses fantasmatiques (« ces défilés de carnaval des Noirs de Santiago qui suent à grosses gouttes sous un soleil à te cramer »).

Mais comme on en reste donc aux stéréotypes, il ne s'agirait que d'un « racisme culturel », au sens où il est anodin, comme cet humoriste qui, lors de son spectacle au cabaret *El cocodrilo*, situé dans le quartier havanais du Vedado, disait devant un public hilare, composé dans sa grande majorité de Blancs, « moi je dis pas que tous les Noirs sont des voleurs... mais que tous les voleurs sont noirs ». Culturelles encore la façon de se frotter le dos de la main avec l'index pour désigner les Noirs en général, les expressions « faire améliorer la race ⁷ » si une femme accouche d'un enfant dont la peau est plus claire que la sienne, « faire reculer la race ⁸ » si c'est le contraire, ou encore « brûler du pétrole ⁹ » pour désigner l'acte sexuel entre une personne de peau noire et une personne de peau blanche. Un jour, j'étais passé chez un ami habitant Centro Habana – blanc et peu enclin à percevoir des différences de nature entre les « races » – et comme il n'était pas encore arrivé, je patientais en discutant avec sa mère, âgée d'une cinquantaine d'années, et une voisine septuagénaire. Cette dernière me demanda, apprenant que j'étais étranger, « pourquoi les touristes courent toujours après les filles noires ». Lui répondant de façon sibylline que je l'ignorais, elle se vanta de ne jamais avoir eu de rapports sexuels avec un Noir: « Coucher avec une personne de couleur? Moi? Si je suis née blanche comme le lait?!? Vous vous rendez compte! Moi, le drap touuuut tout blanc, iiiimpeccable. Avec un Négro avachi à côté?!? Manquerait plus que ça!!! » Serrant les dents, la mère de mon ami ajouta à propos de sa petite-fille âgée de 15 ans, dont elle avait la garde: « Pareil que notre fille à l'époque, mon mari l'a à l'œil, et c'est là, tout le temps, constamment qu'il faut être derrière elle, jusqu'à ce qu'elle entre dans le droit chemin, comme l'autre [N.B.: à l'époque, leur fille, âgée de 30 ans, était mariée avec un « Blanc », dont elle avait eu deux enfants]... Et si elle s'amourache d'un Noir, elle le sait, ici elle ne peut pas revenir ». Mon ami finit par arriver, et lorsque, restant discret par rapport aux propos de sa mère, je lui rapportai ceux de la voisine, il éclata de rire en me disant: « Cette vieille-là, c'est une commèère! ». Une forme anodine de commérage donc. Tout au plus un choix esthétique. Fidel Castro lui-même, après avoir

5. « Majá de sombra »: le serpent boa local, réputé paresseux.

6. « La negrada ».

7. « Adelantar/mejorar la raza ».

8. « Atrazar la raza ».

9. « Quemar petróleo ».

mis fin aux pratiques de ségrégation dans les lieux publics (plages, clubs de loisirs, cabarets, etc.), n'avait-il pas dit que les gens pouvaient continuer de danser avec qui ils l'entendaient ? Après tout, un universitaire « impartial » ne manquerait pas de remarquer que le site américain « jdate », par exemple, est un site de rencontres « entre Juifs ou individus désirant se convertir au judaïsme », ou encore, dans un registre différent, que les catégories des sites pornographiques sont définies autant en référence aux pratiques sexuelles qu'à l'appartenance « ethnique ». Mais là encore, un rapide tour d'horizon sur l'espace « rencontres » du site revolico.com permet de se rendre compte que lorsque les personnes précisent dans leur « petite annonce » qu'ils recherchent « un/une Blanc/Blanche », elles y associent systématiquement les adjectifs qualificatifs « propre, travailleur, instruit ¹⁰ ».

Le « racisme culturel » est accepté avec un certain fatalisme ¹¹, qui entre bien dans le syndrome de répétition dont les Cubains se plaisent à croire qu'ils sont frappés. Un peuple voué au malheur et à en rire, dont la vertu est d'accepter les maux qui l'accablent, son « vin amer » ¹², le *choteo* ¹³ ou le racisme, rien de moins extraordinaire dans les récits de la nation

10. Revolico.com est un site internet de petites annonces. Exemple d'annonce représentative : « Date : 8 octobre 2009, 1:51 PM. Salut, je suis une fille très propre de peau blanche, je suis blonde, j'étudie la psychologie. J'ai 20 ans et je vis seule avec mon copain à La Havane mais il n'est jamais là donc nous pourrions nous voir sans problème [...]. Je cherche une fille propre, agréable, bien féminine, avec des seins volumineux ou de taille moyenne, de peau blanche... éduquée. Si c'est possible envoyez-moi des photos de votre corps, sans le visage pour ne pas prendre de risque, je vous enverrai mes photos quand je recevrai les vôtres ». Dans la rubrique « emplois », certains n'hésitent pas à associer des critères discriminants aux qualifications professionnelles : « Je cherche un cuisinier de sexe masculin diplômé de Formatur pour un restaurant hors de Cuba. Date : samedi 17 octobre 2009, 12:55 PM. Je cherche, avec de l'expérience, de préférence 35-40 ans, qu'il ne soit pas du Parti et qu'il soit blanc, sérieux, de bonne apparence personnelle, avec sa famille à Cuba et qu'il désire l'aider et n'ait pas le projet de s'installer aux USA. Que les intéressés m'écrivent à belice_63@yahoo.es

11. Mon amie sensible à l'universalité des proverbes wolofs avait mis fin à notre conversation en disant : « Le racisme est culturel, il en a toujours été ainsi et il en sera toujours ainsi ».

12. Dans son essai « Nuestra América », publié le 10 janvier 1891 dans *La Revista Ilustrada de Nueva York*, Martí écrivait : « Créer est le mot d'ordre de cette génération. Le vin de banane ; et si son goût est aigre, c'est notre vin ! ». Reste depuis, dans les conversations courantes sur le « sort de Cuba » et les « affres du quotidien », la phrase « notre vin est aigre mais c'est notre vin ! »

13. J. Mañach, dans son *Indagación del choteo (Réflexions sur le choteo)*, partait de la définition du « Cubain de la rue », « ne rien prendre au sérieux », « tout tourner en dérision » (p. 58), pour cerner ensuite les traits essentiels du *choteo*, « le goût du désordre » et « la haine envers la hiérarchie » (p. 68), et de là conclure que « la moquerie chronique a été, en même temps qu'une de ses grandes afflictions, une des grandes défenses du Cubain. Elle lui a permis d'atténuer les chocs de l'adversité ; lui a servi de ressort pour résister aux pressions politiques trop pesantes et d'échappatoire par rapport à tout type d'impatience ». (p. 85) J. Mañach, *La crisis de la alta cultura en Cuba & Indagación del choteo*, Miami, Ediciones Universal, 1991 [1928], pp. 51-94.

cubaine. Dans cette vision, le « racisme culturel » plane au-dessus du temps et imprègne la routine du quotidien : il n'empêche pas la concorde et en constitue même un facteur.

Traces et contextes

Se contenter de relier le lexique ou les images racistes qui circulent au quotidien dans la société cubaine contemporaine, aux contextes historiques particuliers dans lesquels ils sont apparus, induirait paradoxalement à projeter la même image d'un racisme de nature immuable et soustrait aux temporalités, en ignorant les différences, à travers les époques, entre les événements et les phénomènes avec lesquels ses formes interagissaient.

Ainsi, le stéréotype des *congas santiagueras*, l'obsession de préserver les femmes blanches du contact de la peau noire, ou le préjugé autour du pouvoir de séduction des femmes noires, portent la trace des trois « icônes de la peur » à travers lesquelles, selon Aline Helg (1995, p. 17-18), les Blancs ont perçu, entre le début du XIX^e siècle et le milieu du XX^e siècle, la menace que les Afro-Cubains faisaient peser sur la nation. Néanmoins, la démarche intellectuelle de Helg ne consistait pas à relever la présence de ces trois images fantasmatiques – le *Nègre marron* comme personnification de la révolution haïtienne, le *sorcier* ou *ñáñigo*¹⁴ comme incarnation de la barbarie des cultures et religions afro-cubaines, et le violeur noir ou la mulâtresse séductrice, comme images de la sexualité bestiale des Afro-Cubains – mais à expliquer comment elles avaient été *mobilisées* en vue de fins politiques particulières, dans le contexte de la formation du Parti des indépendants de couleur, auquel le parti conservateur et le parti libéral ne pouvaient laisser la voie libre sans risquer de perdre une part de leurs prébendes, d'entrer en concurrence avec de nouveaux réseaux de patronage, et, au-delà, de pâtir de la modification de toutes les hiérarchies du pouvoir¹⁵. Dans sa description du contexte de la protestation armée emmenée par le Parti des indépendants de couleur (PIC) le 20 mai 1912, elle a aussi insisté sur le fait que c'était l'insécurité des élites et des classes populaires cubaines, déclassées économiquement par les nouveaux arrivants en provenance des États-Unis et de l'Espagne depuis l'indépendance, sur laquelle s'était appuyée la campagne de presse axée sur les « icônes de la peur ». Et ce n'est qu'une fois votée, le 5 juin, la suspension des garanties constitutionnelles en Orient, que le président José Miguel Gómez, appelant au « combat de la civilisation contre les *Independientes* », avait ouvert la voie à des massacres, perpétrés par l'armée et les milices de volontaires¹⁶. Dans l'anecdote rapportée au début de cet article, c'est dans le contexte de son foyer que la grand-mère

14. Membres des sociétés secrètes magico-religieuses et exclusivement masculines d'ascendance carabalí, comme la société Abakuá, fondée au début du XIX^e siècle sur le principe du secours mutuel.

15. A. Helg, *Our Rightful Share. The Afro-Cuban Struggle for Equality, 1886-1912*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 1995, p. 158.

16. A. Helg, *op. cit.*, 1995, pp. 193-225.

se contente d'estimer que, si sa petite-fille « s'amourache d'un Noir, elle ne peut pas revenir ».

De la même façon, les expressions « faire améliorer/reculer la race » portent la trace de leur concepteur : dans les dernières années de sa vie, Francisco de Arango y Parreño, tête pensante de l'« élite saccharocrate », prôna, d'une part, l'union des femmes noires avec des hommes blancs, de façon à ce qu'en accouchant d'enfants plus clairs de peau, elles « avancent la race », et, d'autre part, l'interdiction de l'union de femmes blanches avec des hommes noirs, dans la mesure où les premières ne feraient alors que « retarder la race ¹⁷ ». Mais là encore, ces « solutions » étaient la manifestation d'un contexte marqué par la révolution haïtienne et la hantise du « complot noir », alors que les Afro-Cubains constituaient la majorité démographique ¹⁸. Le concept du « blanchiment » était la réponse directe trouvée au problème auquel était confrontée l'élite sucrière. Celle-ci avait compris que le travail forcé était un frein au progrès technique, mais aussi que le fait d'avoir capitalisé en esclaves l'exposait à la ruine en cas d'abolition sans compensation. La façon dont les Cubains emploient l'expression « faire améliorer/reculer la race », à l'heure actuelle, relève d'une *habitude* qui ne peut pas être située sur le même plan que les *fins* que Arango avaient assignées à l'idéologie du blanchiment, dans le contexte du premier tiers du XIX^e siècle.

Me demander, « [à moi] qui au moins [suis] blanc », de dire « à l'autre Noir là qu'il ne pisse pas » dans la rue, témoigne évidemment de l'influence du discours éducateur sur mon interlocutrice. Mais là encore, le cadre et les implications du discours éducateur, dans ce cas, ne sont plus les mêmes que dans le contexte de son apparition. Le discours éducateur avait une fonction précise, dans le contexte, propre aux guerres d'indépendances, de la réunion de divers groupes sociaux et raciaux sous la condition commune de combattants rebelles, puis de futurs citoyens cubains. Comme l'a montré Ada Ferrer, pour les « tenants de la civilisation », le comportement « barbare » des esclaves et des *affranquis* était acceptable tant qu'ils étaient sous le joug de leur condition, mais devenait inacceptable à partir du moment où ils devenaient des citoyens à part entière. L'image de la « barbarie africaine » se fixa sur le désordre des camps rebelles, et c'est donc tout naturellement que, lors de la guerre de dix ans, s'imposa « la relation entre les maîtres devenus officiers et les esclaves devenus citoyens ¹⁹ ». Dans le cadre de la seconde guerre d'indépendance, Ferrer ²⁰ a mis en lumière la façon dont la vision de l'ordre faisant de la science, de l'éducation et de la pédagogie la garantie d'une régénération des coutumes, avait permis, au détriment des insurgés afro-cubains, de relayer au second plan l'égalité raciale et de définir

17. M. Moreno Fragnals, *Cuba/España, España/Cuba, Historia común*, Barcelona, Editorial Crítica, 1995, p. 196.

18. González-Ripoll *et al.*, *El rumor de Haití en Cuba: Temor, raza y rebeldía*, Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, 2004.

19. González-Ripoll *et al.*, *op. cit.*, 2004, p. 37.

20. A. Ferrer, *Insurgent Cuba. Race, Nation, and Revolution, 1868-1898*, Chapel Hill & London, The University of North Carolina Press, 1999, pp. 155-181.

en fonction du « raffinement », de « la civilité » et de la « modernité » le type d'homme apte à diriger la république. Mobiliser le discours éducateur dans le contexte pour le moins confus d'une garde du CDR ne participe pas, comme à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle, de la consolidation d'un ordre racial.

Enfin l'idée qu'il existe des « Blancs dépravés qui se comportent comme des Noirs » ou l'association « blanc-propre » contiennent une trace de la pensée hygiéniste, mais ne sont pas relayées, comme c'est le cas dans le contexte du début du XX^e siècle ²¹, par des conceptions scientifiques officielles qui consolident un ordre racial. Aline Helg a souligné la continuité de la pensée positiviste et évolutionniste du XIX^e siècle à travers l'influence du courant hygiéniste et de la criminologie lombrosienne, sur lesquels le « premier » Fernando Ortiz se fondait pour expliquer par exemple que « la sorcellerie », inhérente à l'immoralité africaine, menaçait de contaminer les couches blanches marginales, et que les « sorciers » devaient pour cette raison être éradiqués, tandis que les Afro-Cubains en général devaient être éduqués pour évoluer vers les formes de divination « blanches », comme le spiritisme ²².

Bref, relever les bribes de discours et de schémas de pensée qui flottent aujourd'hui dans le langage courant et les actions quotidiennes ne doit pas conduire à confondre la trace de l'histoire et la manifestation d'un contexte qui renvoie au passé. Moreno Friginals, Helg ou Ferrer, à différents moments de l'histoire de l'île, se sont proposés de saisir la dynamique de l'idéologie raciale à Cuba, pour mieux s'interroger sur les temporalités et les modes de production d'un ordre racial façonné à partir de variables démographiques, économiques, politiques, culturelles et idéologiques, elles-mêmes sous l'effet de changements de contextes et d'événements nouveaux. À l'heure actuelle, des formes flottantes d'idéologie raciale sont elles-mêmes réélaborées et remises en sens dans les interactions quotidiennes, mais dans le contexte propre à la période spéciale, qui dure depuis 1990, et c'est en essayant de décrire ce phénomène que l'on peut rendre compte de la dynamique du racisme contemporain à Cuba.

Au-delà du « racisme culturel »

Cette démarche ne jouit malheureusement d'aucune légitimité auprès du gouvernement cubain. Pour l'essentiel, la propagande gouvernementale se contente d'estimer que le racisme est une survivance d'un passé qui conspire à lui nuire, survivance dont seule la conscience révolutionnaire peut délivrer le *peuple-Un*. Dans cette logique, et outre l'appel convenu à la vertu critique, le travail d'éradication du racisme est circonscrit à la revalorisation des « Noirs et des Mulâtres » dans le récit national, en particulier depuis le champ

21. M. Iglesias Utset, *Las metáforas del cambio en la vida cotidiana: Cuba 1898-1902*, La Habana, UNEAC, 2002.

22. A. Helg, « Fernando Ortiz ou la pseudo science face à la sorcellerie africaine à Cuba », dans *La pensée métisse. Croyances africaines et rationalité occidentale*, Paris-Genève, PUF, Institut universitaire d'études du développement, 1990, pp. 241-250.

universitaire²³. L'absence d'espace public handicape plus encore les initiatives qui, depuis des horizons divers, visent à décortiquer le racisme en tant qu'il est un fait social, et pas seulement un sentiment palpable, plus ou moins sujet à polémique. Ça et là, des groupes de rap dénoncent dans leurs chansons les discriminations au quotidien dont ils sont victimes : avant de disparaître des ondes peu après sa sortie au printemps 2002, le refrain « ¿Quién tiró la tiza ? ¡El negro ese ! » avait fait mouche auprès de la jeunesse afro-cubaine²⁴. Spontanément, un nombre croissant d'Afro-Cubains tentent d'articuler un discours sur le racisme, mais trouvent prise sur des éléments qui, parce qu'ils ne peuvent pas être situés sur le même plan – les préjugés au quotidien, les situations de discrimination, le harcèlement policier, la très faible présence de « Noirs » parmi les élites, la surreprésentation des « Noirs » au sein de la population carcérale²⁵, la surreprésentation des « Noirs » au sein du contingent militaire envoyé en Angola à partir de 1975, les actes de haine perpétrés ça et là, la croyance selon laquelle la mort en 1896 du général afro-cubain de l'armée rebelle Antonio Maceo fut le résultat d'un complot interne visant à maintenir la future république dans le giron des « Blancs », le massacre refoulé de plusieurs milliers de sympathisants du Partido de los Independientes de Color en 1912, peinent à élaborer des critères de litige.

De façon générale, cette vision synchronique du racisme à l'encontre des « Noirs » apporte davantage de confusion qu'elle ne permet de saisir la dynamique d'un phénomène à l'intérieur duquel s'entremêlent des temporalités et des variables sociologiques hétérogènes. Les « enquêtes d'opinion²⁶ » dévoilent tout au plus la force des préjugés communs, mais ne montrent pas la façon dont de tels sentiments se manifestent et s'articulent dans des contextes ou face à des événements particuliers. À l'inverse, l'étude du « phénomène » ne doit pas non plus céder à une certaine

23. Voir notamment H. Venegas Delgado, « Le spectre de la révolution haïtienne et l'indépendance de Cuba », *Cahiers des Anneaux de la Mémoire*, n° 8, Nantes, Centre de recherche sur les conflits d'interprétation de l'université de Nantes, 2005, ou encore M. del Carmen Barcia, *Capas populares y modernidad en Cuba 1878-1930*, La Havane, Fondation Fernando Ortiz, 2006 et *Los ilustres apellidos: negros en La Habana colonial*, La Havane, Ediciones Boloña, 2008.

24. « Qui a foutu le bordel ? – littéralement “Qui a jeté la craie ?” – L'autre Noir là ! » Le rappeur Molano MC (El mola) racontait dans son morceau la différence observée, à la Escuela Nacional de Arte, entre « le fils du docteur », naturellement supposé être « le meilleur » et « le fils du constructeur », « el negro ese » (« l'autre Noir là »), accusé de tricher, de désobéir, etc.

25. A. De la Fuente cite les chiffres d'une « organisation de prisonniers politiques à l'intérieur de la prison havanaise du Combinado del Este, [selon laquelle] à la fin des années 1980, huit reclus sur dix étaient noirs. » A. De la Fuente, *Una nación para todos. Raza, desigualdad y política en Cuba. 1900-2000*, Madrid, Colibrí, 2000, p. 431.

26. A. De la Fuente cite une « étude réalisée en 1995 dans trois quartiers havanais par le Centre d'Anthropologie, [selon laquelle] 58 % des Blancs considéraient que les Noirs étaient moins intelligents, 69 % des Blancs affirmaient qu'ils n'avaient pas les mêmes “valeurs” et la même “décence” et 68 % des Blancs étaient opposés aux mariages interraciaux. » A. De la Fuente, *op. cit.*, 2000, pp. 441-442.

forme « d'imaginaire antiraciste » encline à percevoir le racisme comme un engrenage, et donc à identifier dans le préjugé le signe avant-coureur de la discrimination, puis de la violence raciale, voire du « génocide ».

Dans cette situation, les meilleures descriptions de ce phénomène social nous parviennent comme souvent depuis la littérature. Dans les pages qui suivent, je proposerai, à partir d'une lecture du roman *Las Bestias* (*Les Bêtes*), de Ronaldo Menéndez²⁷, une réflexion sur la dynamique du « racisme culturel » à La Havane pendant la période spéciale, en portant une attention particulière aux effets de l'égalisation des conditions, dans le contexte de dé-différenciation sociale véhiculé par la *lucha*²⁸.

ÉGALISATION DES CONDITIONS ET « RACISME CULTUREL » : UNE LECTURE DE *LAS BESTIAS*

Du racisme d'évitement à la fureur négrophobe

Las Bestias raconte l'histoire de Claudio Cañizares, professeur dans l'enseignement secondaire, célibataire, dont l'insignifiante existence s'écoule au rythme de journées mal remplies par la haine généreuse qu'il voue à l'humanité, plus particulièrement à son île, et plus encore à ses voisins afro-cubains du quartier havanais de *Buenavista*.

« Il a traversé son portail, ce portail déglingué et qui lui appartient en propre, où jouent quand il leur plaît (c'est-à-dire en permanence) les Mulâtres du quartier âgés de moins de dix ans. À peine grinça la paire de gonds de la porte, l'équipe d'innocents interrompit sa ludique occupation pour sauter le mur et se mettre hors de portée du professeur, laissant à celui-ci juste le temps de les observer avec la même attitude, entre incompréhensive et indulgente, avec laquelle un vieux mâle observe le remue-ménage des plus jeunes mandrills de la horde ». (p. 37)

Au cours de sa vie, seuls un lointain « voyage comme récompense pour travailleur d'avant-garde²⁹ » aux chutes d'Iguaçu, dont une morsure de coati avait précipité le terme, et un coït plus récent avec une prostituée, sont venus interrompre sa routine quotidienne. Celle-ci débute invariablement par une séance de masturbation, enchaînée par une salve d'urines dont le porc – noir – qu'il élève dans sa baignoire est la cible en joie. Au-delà, il travaille à sa thèse doctorale, intitulée « ces valeurs métaphysiques ou d'une autre

27. R. Menéndez, *Las Bestias*, Madrid, Lengua de trapo, 2006.

28. Induisant, en référence à la légalité socialiste, une criminalisation des comportements, ce terme ambigu définit toutes les formes de débrouille, mêlant le légal et l'illégal, qui permettent de joindre les deux bouts. C'est au sens où tous les Cubains sont réduits à *lutter* que je parle d'égalisation des conditions. V. Bloch, « Le sens de la lutte », *Communisme*, n° 85/86, Paris, L'Âge d'Homme, 2006, pp. 125-147.

29. « Viaje de estímulo », reçu en récompense d'une attitude révolutionnaire exemplaire.

nature que l'Homme a mis en relation avec l'obscurité depuis des temps immémoriaux ». Son porc – « machine à dévorer tout ce qui n'est pas son propre corps » – et les Afro-Cubains de son quartier constituent sa principale source de divagation :

« Les yeux fermés et la pensée divaguant autour de l'obscurité, Claudio imagina un Noir quelconque, qui ne tarda pas à prendre les traits de Sotomayor, puis de là prit la forme de Nieves, la mère du susdit, qui était de surcroît la mère d'une légion de Noirs divers et très turbulents qui ravageaient le quartier de par leur seule condition ontologique. Ensuite il pensa à l'obscurité de la Caverne de Platon, et sourit pour avoir pu transcender l'eschatologie anthropologique de son quartier. » (p. 30)

Son hobby enfin consiste à composer au hasard des numéros de téléphone, jusqu'à ce que deux personnes entrent sans le vouloir en communication, du fait des anomalies techniques propres au réseau téléphonique havanais. Or, un jour où il est tout occupé à jouer ce vilain tour, un dialogue s'établit entre deux hommes qui, ô surprise, évoquent une mission dont l'objet est de l'éliminer, lui, Claudio Cañizares. Fixant un instant sa haine interloquée sur l'appareil téléphonique, qui, comme tous les téléphones à Cuba, est de couleur noire, il se rend apeuré dans le quartier de Jesús María pour acheter une arme à feu au premier trafiquant venu. Il tombe sur *el Gordo*³⁰, un Afro-Cubain qui, se trouvant par ailleurs être écrivain, s'intéresse à l'histoire de Cañizares et en devient le narrateur. Apprenant qu'il avait profité du sommeil de la prostituée pour s'enfuir sans la payer, *el Gordo* le convainc qu'il doit rechercher la cause du « complot légal contre sa personne » sur les lieux de son crime, le cabaret *El Gato Tuerto*.

Tapi dans l'obscurité, Jack, l'un des deux hommes – noirs – qui cherchent à l'éliminer, se trouve justement au *Gato Tuerto* le soir où le professeur vient mener son enquête. Profitant de l'opportunité qui lui est donnée d'accomplir sa mission, il suit Cañizares, lequel, muni de son revolver, fait feu le premier et le tue. Bill trouve le cadavre de Jack, son partenaire, et en informe « La Société » pour le compte de laquelle ils doivent supprimer Cañizares. Conformément, par ailleurs, aux règles du « jeu Abakuá » dont Jack était membre, et auquel il appartient lui-même, Bill jure de venger la mort de son *ekobio*. Le barman du *Gato Tuerto* les ayant informés séparément que l'un et l'autre s'observent à distance, Bill et Cañizares, pendant le mois qui suit, se tiennent sur leurs gardes. Filant le professeur venu trouver conseil auprès du *Gordo*-narrateur, Bill attend le départ du visiteur pour mener son interrogatoire. Il pénètre dans la maison du trafiquant, à laquelle il se réfère en termes méprisants : « erreur éthique » qui décide *el Gordo* à « faire pencher la balance du côté de la limace humaine appelée Claudio ». (p. 79) Il soutient face à son visiteur que Cañizares ne sait pas qu'il est suivi, et Bill, dont « le principal problème est d'être convaincu qu'il existe ce que nous Noirs appelons "solidarité raciale" » (p. 80), décide de passer à l'action.

30. « Le Gros ».

Prévenu par *el Gordo*, Claudio se laisse suivre, et parvient à mettre Bill en joug, lequel refuse de lui révéler la raison pour laquelle il veut l'éliminer. Le professeur lui tend alors une paire de menottes, et l'emmène chez lui où il décide de le garder prisonnier jusqu'à ce qu'il parle.

Menotté à une chaise du salon pendant plusieurs jours, nu et affamé, puis battu avec un sabre de plastique, Bill ne parle toujours pas, métamorphosant le racisme à distance de Cañizares en fureur négrophobe :

« Bill sentit, davantage à travers la mémoire génétique de ses ancêtres emprisonnés dans les cannaies qu'à travers la douleur physique, davantage à travers la douleur morale de se sentir encore une fois pris au piège, qu'à travers les insupportables brûlures du plastique sur son dos nu, la plus grande des douleurs qu'il avait connues au cours de sa vie de Mulâtre affranchi en pays de prolétaires. » (p. 86)

Cañizares construit une petite fenêtre dans la porte de la salle de bain, juste suffisamment grande pour laisser passer un sceau de *sancocho*, sort de la baignoire le porc qui pèse maintenant 200 kilos, l'affame pendant trois jours, puis lui impose la présence d'un « compétiteur » pour la nourriture : Bill. Cañizares jouit chaque jour davantage de torturer « son Noir », de le réduire à la condition de « bête », et d'observer le mimétisme qui va grandissant entre son comportement et celui du porc. Il remarque ainsi dans son journal :

« Il n'est pas facile de subtiliser une tête de poisson au porc, qui fait preuve d'un instinct d'ubiquité malsain, lequel, associé à son égoïsme porcine, dérive en une surveillance agile pour sauvegarder la mangeaille sous sa trompe dure. Il parvient même de temps à autres avec ses coins à grappiller la peau tendue des bras de son adversaire. J'aime ça. Petit à petit, ses bras se transforment en pattes de zèbre rouges et noires. Je mets au point cette subtilité : j'ai prévu de servir chaque jour une seule dose, minimale, de façon à ce que le porc reste disposé à mâcher quoi que ce soit. » (pp. 95-96)

Et écrit encore, quelques jours plus tard :

« C'est curieux, lorsque je rentre [de l'institut où il travaille], le sourire s'empare de moi petit à petit. Il m'entoure. Il me projette. Et pour qu'il ne s'efface pas, je cours vers la cuisine, j'attrape le balai et j'improvise un javelot en attachant un couteau à l'extrémité du manche. Pour l'attacher j'utilise un foulard de *pionero* [élève du primaire] : rouge. D'où ai-je bien pu le sortir ? Quand le Noir remarque que ce bâton entre par la trappe de la salle de bain, il s'effraye. Il crie. Je l'imagine en train de mesurer la distance et je ne peux éviter de me tordre de rire. J'en tombe à la renverse. Le rire et les cris entremêlés. Je me relève et je frappe et je frappe et je frappe. Sans voir. Mais de temps à autres, je sens sa chair qui s'interpose. En train de s'ouvrir, même, peut-être. Ensuite je me lasse et ce n'est plus drôle. » (p. 100)

Au bout du trente-deuxième jour, Bill, à l'agonie, finit par céder et, enfin extrait de la salle de bain, lui révèle qu'il appartient à une société secrète qui, grâce à un réseau d'informateurs présents dans les hôpitaux, les centres de donations sanguines et même le sanatorium de *Los Cocos* où sont reclus les malades, se charge d'éliminer tous les individus infectés par le virus du sida. Il ajoute que Jack et lui ont supprimé la prostituée porteuse de la maladie avec laquelle Cañizares a eu des rapports sexuels non protégés et particulièrement risqués. Comprenant alors pourquoi il souffre de fièvres intermittentes, le professeur saisit une machette, et emporté par la rage d'impuissance, commence à frapper aveuglément sa victime, quand, soudain, le porc réussit lui aussi à sortir de la salle de bains, et se précipite sur Bill pour en faire son festin. Cañizares a juste le temps de s'enfermer dans sa chambre avec du pain et du chou. Le porc et le professeur mènent pendant plusieurs jours une vie parallèle, s'alimentant chacun de leur côté et agonisant de part et d'autre de la porte qui les sépare, jusqu'à ne plus former qu'une seule et même masse. Le porc finit par dépérir de faim et de soif, moment où Cañizares sort de sa chambre, lui assène un fatal coup de machette, puis déguste sa viande au cours des jours qui suivent. Il finit lui-même par s'allonger sur son lit, terrassé par la maladie, et c'est *el Gordo*, curieux de savoir comment finirait sa chronique, qui découvre son cadavre et son journal lorsqu'il fait irruption chez lui.

Le porc égalisateur

En vertu des conceptions évolutionnistes qui imprègnent la société cubaine depuis le XIX^e siècle, le professeur Claudio Cañizares est confortablement convaincu de sa supériorité culturelle sur les milieux populaires, et plus encore sur les Afro-Cubains de son quartier. Son éducation et les mérites qui lui ont été reconnus par le Parti – c'est en tant que « travailleur d'avant-garde » qu'il a obtenu son voyage à Foz do Iguaçu – lui autorisent un sentiment de mépris vis-à-vis de ses voisins. L'ostentation matérielle ou la débrouillardise de ces derniers ne viennent pas troubler ses conceptions hiérarchiques, dont la prégnance à l'échelle sociale est mise en valeur par le narrateur, lui-même afro-cubain, qui décrit sarcastiquement l'insistance avec laquelle les « Noirs qui veulent s'élever » tentent de se démarquer des clichés qui leur collent à la peau. Jack fait ainsi remarquer à Bill que « dans ce pays (...) les seuls Noirs qui travaillent, c'est nous », ce à quoi Bill acquiesce en ajoutant « le reste, ils passent leur temps à jouer aux dominos au coin de la rue ». (p. 34) Tout au long du récit, le narrateur revient à cette image des « Noirs de *Buenavista* », prisonniers abrutis d'un stérile tournoi de dominos qui « devait déjà être en cours avant même que ne fusse posée la première pierre du quartier ». (p. 38) Le narrateur pousse la raillerie à son paroxysme à travers un dialogue grotesque entre les deux tueurs sans scrupules :

« Bill – Hé, Jack, t'aimes bien la Orquesta Aragón ?

Jack – Oui, mais je préfère le Conjunto Sierra Maestra.

Bill – Ils sont plus audacieux, mais moins talentueux... Et Bach, tu aimes Bach ?

Jack – C'est l'un de mes préférés, les trois B : Beethoven, Bach et Brahms. »
(p. 27)

Or, à partir du moment où le professeur est, comme tout le monde, contraint d'élever un porc, le contact avec ceux qu'il considère comme « la racaille ignorante » lui révèle, à travers des temporalités décalées, et parallèlement à un processus d'égalisation des conditions, la brutalité du déclassement qu'il est en train de subir. En effet, sa conception évolutionniste l'avait poussé à croire que si la nécessité lui imposait de frayer avec des groupes ou des individus d'un « niveau » culturel inférieur au sien, il lui suffisait de moduler à sa guise son propre « niveau » et d'accepter de descendre du nombre d'échelons nécessaires. Mais lorsqu'il se résout à engraisser un porc, qui non seulement le prive de sa baignoire, mais l'oblige aussi à revenir chez lui plusieurs fois par jour pour le nourrir, il se rend compte – la bête se contentant de piétiner le *sancocho* et de déféquer – qu'il est incapable de comprendre le mode alimentaire de l'animal et doit trouver conseil auprès du voisinage.

« Et le pire, c'étaient les hurlements par le moyen desquels l'animal manifestait sa faim auprès du voisinage. Claudio était désespéré et dut ravalier son mince amour propre, à mesure que les voisins se rendirent compte que le professeur aussi était en train d'élever son petit porc. Et si, auparavant, ils ne le saluaient pas à cause de ses airs de conférencier vétéran et aristocrate décadent dans un pays de prolétaires, ils n'hésitaient plus maintenant à lui taper sur l'épaule de temps à autres et à lui demander des nouvelles du *petit*. [...] C'est alors que les gens d'expérience l'informèrent que les porcs mangent seulement deux fois par jour, matin et soir, et que le *sancocho* précédent doit être retiré avant de leur donner le suivant, le petit animal, à l'intérieur de sa cochonnerie, ayant son code hygiénique secret, qu'il faut apprendre à respecter. » (p. 46)

À la cantine de l'Institut, il se voit dorénavant obligé après chaque déjeuner de sortir un sac en plastique pour y enfouir les restes de nourriture laissés par ses collègues, mais comme ceux-ci élèvent eux-mêmes un porc chez eux, le ramassage tourne au « pugilat honteux ». Alors que sa « porcinophobie » grandit, Cañizares s'aperçoit un matin que l'on n'entend plus les grognements des porcs dans le quartier. Il s'abaisse à en demander la raison aux voisins occupés à leur tournoi de dominos, lesquels, sans même le regarder ni lui adresser la parole, constatent que « le prof, il a toujours un train de retard, il est pas au courant des nouvelles techniques » et concluent qu'il faudra dire à José « qu'il aille faire un tour chez le prof ». (p. 71) Et en effet, le jour suivant, un vétérinaire sonne chez lui, et pour 20 pesos, anesthésie le porc avant de lui sectionner les cordes vocales.

Dans la même logique, « il se croit obligé », lorsqu'il va acheter une arme à feu dans le quartier de Jesús María, « d'expliquer dans une contrefaçon de jargon des bas-fonds les motifs de son incursion dans un pareil endroit », avant que son interlocuteur ne le prie de « parler clairement ». (p. 19) Là encore, le professeur imaginait, à l'instar des « gens instruits », que le fait

de ne pas parler la langue « folklorique » du « *lumpen* » relevait simplement de son choix, et tombe de haut lorsqu'il s'aperçoit qu'il ne la maîtrise pas. Bref, lorsqu'il doit s'adapter à la nouvelle réalité – l'insécurité de la période spéciale, dont les menaces de mort qui pèsent sur lui sont la métaphore – c'est lui qui a besoin d'être guidé, et, un comble, de s'en remettre à la sagesse d'« un Noir crasseux », *el Gordo*.

Et le pire, c'est qu'à l'inverse, les conséquences de sa rencontre avec la prostituée du *Gato Tuerto* font remonter à la surface une action dont la teneur, avant même le début de sa « mésaventure », le situait déjà sur un pied d'égalité par rapport aux « gens d'en-bas » vis-à-vis desquels il affichait à bon compte tout son dédain. C'est seulement parce que les « petits arrangements » sont d'ordinaire maintenus dans l'ombre que « les gens instruits » peuvent insister *nettement* dans le langage sur le comportement « décent » qui leur permet de se démarquer des « gens de la rue ». L'un des jeux favoris des *éléments*³¹ à La Havane est d'aborder une *cavaleuse*³² et de lui faire miroiter monts et merveilles de façon à ce que d'elle-même, elle consente à un rapport sexuel peu ou pas rémunéré, en prévision de bénéfices futurs autrement intéressants. Lorsqu'il est placé devant une opportunité similaire, Cañizares agit comme un *élément*, et disparaît la frontière entre le comportement d'un délinquant et le comportement d'un professeur respectable.

Enfin il note dans son journal que le quartier lui redevient supportable, à partir du moment où le fait de posséder un Noir qu'il torture à sa guise « le soulage de sa haine abstraite ». Mais sa description de la façon dont « il parvient à s'infiltrer dans la confrérie noire du coin » témoigne d'une ambivalence révélatrice. Il apostrophe « cet exemplaire représentatif de couleur du nom de Nieves » en lui demandant : « Ça avance ?³³ », expression idiomatique des plus vagues, qu'il choisit à dessein pour mieux se délecter de la réplique non moins idiosyncrasique et obscure qu'elle lui lance telle une automate : « On en est là³⁴ ». (p. 100) Il éprouve du plaisir à vérifier à travers l'expérimentation sur un échantillon représentatif, qu'il avait correctement anticipé la façon dont on peut se dispenser de réfléchir en se contentant de suivre des rites de langage auxquels l'usage ne confère pourtant pas de sens, sans que cela ne pose de problème pour personne. Mais en prouvant, à travers ce bref échange verbal, typique des conversations des années 1990-2000, que les gens qui sont la cible de son mépris ont la faculté de parler sans rien dire, il montre qu'il a malgré lui également développé la capacité de s'orienter dans le vague, et qu'il est tout autant affecté par la perte du sens des mots. Il échange encore des propos sur le base-ball, la science des dominos et Steven Seagal, toujours pour mieux se délecter en son for intérieur de la crédulité avec laquelle ses voisins accueillent son nouveau personnage, et de l'enthousiasme que suscitent chez eux des sujets à ses yeux aussi primitifs.

31. « Elementos » : « éléments antisociaux » dans le langage officiel, repris par la population pour parler des délinquants dangereux.

32. « Jinetera » : jeune femme qui se livre à la prostitution opportuniste.

33. « ¿Cómo está la cosa ? ».

34. « Ahí va ».

Mais là encore, il le fait avec un sens de l'à-propos qui montre qu'il aborde là des éléments qui sont inclus dans son panorama culturel. Même si sa vie ne tourne pas autour du base-ball et des dominos, il n'en ignore pas moins les règles, et la pauvreté des programmes de télévision ne lui laisse souvent d'autre choix que de suivre, même distraitemment, le championnat national de base-ball et les films d'action américains du samedi soir.

Ces deux exemples font apparaître le fantasme de différenciation qui anime Cañizares : s'il s'efforçait jusqu'alors d'éviter les gens de son quartier, c'est parce qu'il leur ressemblait trop, et partageait à bien des égards leur condition. S'il ne pouvait accepter leur existence que s'il les voyait comme des « bêtes noires dégénérées », c'est parce que sa peau blanche était le seul attribut qui le différenciait *tangiblement* et lui permettait d'éprouver un *fébrile* sentiment de sécurité. À partir du moment où les conséquences de sa décision d'élever un porc concourent à abolir cette différenciation, le cadavre de Jack et le corps supplicié de Bill deviennent les objets transitionnels qui lui permettent de fixer la hiérarchie.

La contagion obscure

Ce n'est pourtant pas simplement à partir du moment où des menaces pèsent sur sa vie que Cañizares bascule dans la violence raciale, mais plutôt dès l'instant où l'opacité du monde qui l'entoure, jusqu'à présent tolérable, se rétracte dans une question à laquelle il ne supporte pas de ne pas trouver de réponse : pourquoi veut-on le tuer ? Et là encore, il s'agit d'une parabole qui renvoie à la fois à l'illisibilité de la réalité sociale et au fait que les motifs qui poussent les individus à agir et les critères qui leur permettent d'orienter leurs comportements se dérober à l'interprétation de sens commun.

En imbrication avec la précarisation des conditions de vie et la dégradation de l'environnement urbain, le monde dans lequel vivent les habitants de *Buenavista* est devenu depuis le début de la *période spéciale* proprement improbable. On a inventé une technique pour pêcher les chats de gouttière d'une terrasse à une autre, en accrochant un poisson d'aquarium à un hameçon. On élève des porcs dans les baignoires des appartements. Tous les trafics sont maintenant possibles et imaginables, en marge de l'identité sociale mise en exergue par ceux qui s'y adonnent. Aussi le sentiment d'être surveillé en permanence, ancré dans les temps longs de l'expérience révolutionnaire, est désormais mêlé à une incertitude profonde sur l'identité réelle des personnes. Plus les uns et les autres font preuve d'ingéniosité ou se montrent téméraires dans les trafics auxquels ils se livrent, et plus pèsent sur eux les soupçons des voisins, collègues et amis, prompts à déceler l'artifice ³⁵. Pris de paranoïa en imaginant que *el Gordo* pourrait le dénoncer, Cañizares appelle son ami *Evaristo teniente López* ³⁶, auprès duquel on devine qu'il a

35. V. Bloch, « Réflexions sur la dissidence cubaine », *Problèmes d'Amérique latine*, n° 57/58, été 2005, pp. 215-241.

36. *Evaristo Lieutenant López*.

l'habitude de moucharder, pour lui signaler « un gros poisson ». Le policier le rappelle pour lui dire qu'il vient de « dénoncer un intouchable » :

« Le type a son business et il nous file toujours un coup de main, on sait qui vient faire du trafic d'art, quels touristes traînent dans des affaires louches, qui sont les membres du Parti qui cherchent à se tirer en radeau, mais le plus important c'est qu'on lui a laissé le monopole du marché noir de la zone : il vaut mieux avoir affaire à un seul type qu'avoir 20 Noirs en train de traficoter et de se tuer entre eux, capicci ? » (p. 110)

Bill, tueur professionnel, est complètement déboussolé par le comportement de Cañizares quand il le prend en filature. L'observant de loin demander aux joueurs de domino pourquoi les porcs se sont tus, il bascule dans un délire d'interprétation et imagine qu'il leur donne des instructions :

« Il est évident que dans ce cas critique, il se trouvait face à un homme rusé et virtuose, une espèce de tyrannosaure rex croisé avec un caméléon, quelqu'un dont la personnalité multiple lui permettait de passer pour un professeur anodin, un solitaire adepte de la masturbation. » (p. 67)

Dans ce contexte, Cañizares flotte et passe avec une grande fluidité de la position de victime à celle de bourreau, pendant que Bill suit le mouvement inverse. Il est l'image désaxée de ses contemporains de la *période spéciale* : révolté face à l'injustice dont il est lui-même le vecteur contraint, mobilisé pour rétablir une justice dont les critères de définition lui échappent, et aliéné par sa tentative désespérée d'identifier avec certitude les responsables de son malheur et de sa confusion³⁷.

À une échelle temporelle plus réduite, ce flottement apparaît à travers la profonde incertitude de tous les personnages par rapport aux fins qu'ils poursuivent. Cañizares s'est surpris à tuer un homme, puis s'est découvert une capacité à contrôler celui qui le suit sans qu'il ne s'en aperçoive. De là, il a recouvert le sens de sa propre intelligence dans une sorte d'apothéose perverse : mettre cet homme en concurrence avec une « machine à dévorer tout ce qui n'est pas son propre corps » pour observer comment dans un tel contexte, l'humanité, et particulièrement celle des « dégénérés », se confond rapidement avec le comportement animal. Tout cela l'a « mis en capacité » (dans une version « gore » du paradigme de l'*empowerment*, décrit à partir d'autres contextes dans les études culturelles anglo-saxonnes), à tel point qu'il en a cessé de demander à Bill pourquoi il voulait le tuer, ce dont il se rend compte soudainement un jour. Perdu dans l'obscurité de son délire, il en a oublié son but : savoir. Et finalement, lorsqu'il apprend, depuis l'obscurité, que ses jours sont comptés, c'est la passion vitale, la plus primitive de toutes, qui ressurgit et, telle « une bête », le réoriente.

37. V. Bloch, « L'imaginaire de la lutte », *Problèmes d'Amérique latine*, n° 61/62, été/automne 2006, pp. 105-129.

Bill, quant à lui, « apprend petit à petit à lire certains rythmes à l'intérieur de la masse cochonne » (p. 97), à l'image des Cubains qui, après les premières années de la période spéciale, ont fini par s'adapter à l'âpreté du quotidien. Dans les derniers jours de sa captivité, il n'essaie même pas de fuir quand il en a l'opportunité, oubliant son but le plus immédiat, retrouver la liberté, pour ensuite poursuivre la noble « cause » qu'il défend.

À l'intérieur de temporalités plus furtives, les personnages s'orientent en fonction d'une casuistique précaire. *El Gordo* se comporte en « bon commerçant » : il promet à Cañizares une remise de 20 % sur le prix du revolver si, dans le cas où il est encore vivant, il revient pour lui raconter la suite des événements. En quittant la maison du professeur, à la fin du récit, il fait main basse sur la viande de porc qui se trouve dans le réfrigérateur, et emmène également « la thèse », qu'il espère vendre à un « étudiant de philosophie attardé », sans éprouver d'autre forme d'inconfort que celle liée à la chaleur et à la longueur du trajet de retour jusqu'à chez lui. (p. 92) À côté de cela, le *Gordo* juge que les termes irrespectueux avec lesquels Bill s'est référé à sa maison constituent une « erreur éthique ». C'est au nom de « l'éthique » que *el Gordo* prend le parti d'une « limace humaine », c'est suivant le « principe » de la « société abakuá » que Bill jure de venger son *ekobio*, tout comme il tue aveuglément des cibles qui lui sont désignées par une « société secrète » : *Las Bestias* tourne en dérision les discours sur l'éthique ou l'honneur, dont les critères de litige sont tout au plus casuistiques, et reposent quoi qu'il en soit sur un grand écart permanent, qui dissimule lui-même non-dits et faux-semblants. Nul autre passage ne parodie plus caustiquement cette recherche à tâtons de critères susceptibles de justifier la barbarie, que celui au cours duquel Cañizares fait revenir le vétérinaire chez lui, cette fois pour sectionner les cordes vocales de Bill, dont les vagissements incessants l'irritent. Dans sa dynamique amorale, il décide de s'offrir le silence de Bill pour son anniversaire, mais :

« José prit un air de désapprobation éthique et fit remarquer, non sans avoir demandé au préalable un verre d'eau bien froide et un café, que cela lui paraissait excessif, ou tout du moins relever d'une plaisanterie de mauvais goût. [...] [Je l'avais] appelé, confiant que j'étais en sa capacité de comprendre la situation dans laquelle je me trouvais, étant désireux d'élever un exemplaire de couleur dans la salle de bain de ma maison sans que personne ne le sache. Je lui dis, imagine, José, que d'autres soient au courant, ce serait néfaste, s'ils sont blancs, le bon exemple se répandrait et ils ne tarderaient pas à m'imiter, et le cas échéant la région commencerait à se dépeupler, et le tout terminerait en action policière ; mais si ce sont ceux de sa propre espèce qui s'en rendent compte [...] le lynchage commencerait par moi et passerait ensuite à d'autres êtres humains blancs et de là à d'autres gens de race indéfinie, comme toi qui est *jabao* [blanc aux traits négroïdes], et à la fin un coup d'État, imagine un président barbu et noir de surcroît, rappelle-toi qu'ils sont peu originaux... » (p. 104)

José n'est toujours pas convaincu, pas plus qu'il n'est intimidé par le revolver de Cañizares, lequel finit par le sommer de bien vouloir réfléchir au prix qui rendrait sa tâche acceptable. Le vétérinaire lui réplique qu'effectivement, son porc étant en fait une truie, un marché peut être conclu s'il le laisse l'inséminer, et récupérer ensuite toute la portée. Puis le vétérinaire anesthésie Bill et lui sectionne les cordes vocales.

La façon dont les uns et les autres s'orientent dans l'obscurité (le huis clos social) ne met pas en lumière une « double morale », comme on l'entend si souvent à propos du comportement des Cubains, mais une impossibilité morale qui, poussée à l'extrême, débouche sur une absence de tout sens moral. Dans *Las Bestias*, les interactions entre les personnages échouent à permettre l'élaboration interne, même fugace, de critères de justice valides, et personne ne parvient à suivre une morale. Celle-ci surgit alors depuis l'extérieur de la société, sous la forme de métaphores associées à la mort naturelle, pour laisser le mot de la fin à la littérature. Les malades atteints du sida étaient pour Bill les maillons dont l'élimination successive formait la chaîne au bout de laquelle le corps malade qui menaçait l'espèce aurait été phagocyté. Vaincu par l'épuisement et la souffrance, Bill disparaît à son tour dans la chaîne alimentaire, à l'instar du porc, qui n'a pas de morale, et succombe à la faim et à la soif, tandis que Cañizares est terrassé par « un rétrovirus hypocrite, moraliste, implacable », auquel il ne peut pas faire face avec une arme automatique. (p. 117)

Neutraliser la dangerosité

Le processus de « mise en capacité » de Claudio Cañizares relève, du point de vue romanesque, de sa transformation progressive en pervers armé et tout puissant, mais au-delà, la façon dont il a neutralisé le danger qui le menaçait constitue une métaphore de l'ordre racial contemporain. Dans le contexte de la période spéciale, un « Blanc » mal assuré de sa permanence en tant que sujet, mis en concurrence avec des couches sociales dont il ne se différencie que de façon ténue, et dont les horizons d'intelligibilité, au sein de la société révolutionnaire, sont limités par l'opacité de la *lucha*³⁸ et la circulation des rumeurs³⁹, se sent menacé par un danger qu'à défaut de pouvoir cerner, il fixe à l'aide des préjugés traditionnels, dans les situations ordinaires de la vie quotidienne. À son image, les « Blancs » déclassés, aspirés dans le processus généralisé de marginalisation et de criminalisation, peuvent se rassurer en se convainquant, dans un mélange de fantasmes racistes et de hantise des « classes dangereuses », que la responsabilité de la délinquance, de la saleté dans les rues, du désordre et de la décadence incombe aux Afro-Cubains, alors que dans le même temps, les ressorts du « système » sont à ce point opaques qu'ils éprouvent, comme tout le monde, beaucoup plus de difficultés à les décrire. Leur

38. V. Bloch, *op. cit.*, 2006, pp. 105-129.

39. V. Bloch, « Los rumores en Cuba », *Encuentro de la cultura cubana*, n° 48/49, printemps-été 2008, pp. 3-12.

sentiment d'insécurité tient aussi au fait que la justification de leur propre comportement est toujours malaisée.

Dans ce contexte, la « société secrète » évoque autant les « mécanismes occultes » qui assurent la perpétuation du régime politique, que leur enracinement idéologique à l'échelle de la société : dans sa confession, Bill précise que « l'on ne sait même pas si on agit dans le dos de l'État ou s'ils ferment les yeux. Pour le bien de tous. » (p. 117) La main secrète qui assure la viabilité du groupe en éliminant les organes infectés trouve un terrain d'entente avec une vision de l'ordre communément partagée, qui confère par exemple à l'heure actuelle toute son efficacité à la « loi de dangerosité, pré et postdélinquance », sur laquelle les autorités s'appuient de façon privilégiée pour incarcérer ou placer dans des établissements spéciaux les individus – de fait, afro-cubains dans leur grande majorité – qui sous prétexte qu'ils n'étudient pas, ne travaillent pas ou se signalent par leur conduite déviante, présentent un danger potentiel pour la société révolutionnaire⁴⁰. Comme Cañizares, qui a neutralisé le danger qui le menaçait, et de la sorte tolère davantage la culture populaire de son quartier, symbolisée par le tournoi de dominos, la société cubaine maintient un fragile consensus, notamment en s'employant à neutraliser la « dangerosité » des Afro-Cubains, quand dans le même temps les touristes sont invités à découvrir l'authenticité de leur culture, les chercheurs étrangers sont incités à s'intéresser à la *santería* plutôt qu'aux inégalités sociales, et les historiens cubains sont encouragés par le gouvernement à redonner leur place aux « Nègres marrons » dans les luttes d'émancipation nationale.

Plusieurs auteurs se sont proposés de dégager des régularités à partir de l'étude sur la longue durée des liens entre « idéologie raciale » et « événements critiques ». Sawyer⁴¹, dans la perspective de la théorie des « cycles raciaux », a décrit les « crises étatiques » successives qui, tout en créant des « ouvertures » en faveur d'une plus « grande égalité raciale », ont maintenu celle-ci sous l'emprise de l'idéologie de « discrimination inclusive » qui a favorisé la marginalisation continue des Afro-Cubains. De la Fuente⁴²

40. « L'histoire de cette figure criminelle est en elle-même révélatrice. Elle apparut dans le Code de Défense sociale cubain de 1936, sous l'influence du code pénal italien de l'époque, pour réprimer les individus présentant “une certaine disposition malade, congénitale ou acquise” à commettre des crimes. Le Code Pénal de 1979 modifia quelque peu la définition légale de la dangerosité, mais continua de préconiser la répression (et notamment l'incarcération) pour les individus présentant “un penchant spécial” à commettre des crimes. En d'autres termes, une personne dont la conduite était jugée “manifestement” contraire aux normes de la “moralité socialiste” pouvait être privée de liberté même sans commettre d'actes définis par la loi comme des crimes. Dans ces conduites pré-délictueuses étaient incluses la consommation habituelle de boisson alcoolisées, le vagabondage et la fainéantise, la toxicomanie et d'autres conduites “antisociales” ». A. De la Fuente, *op. cit.*, 2000, p. 432.

41. M. Q. Sawyer, *Racial Politics in Post-Revolutionary Cuba*, New York, Cambridge University Press, 2006, p. XX, p. 4.

42. A. De la Fuente, *op. cit.*, 2000, p. 41.

a identifié pour sa part « un lien race/crise », c'est-à-dire la combinaison d'idéologies racistes avec un contexte de pénuries matérielles, qui stimule les pratiques de discrimination et les tensions raciales. De la Fuente ⁴³ a mis en lumière la façon dont ressurgit l'image de la « barbarie noire » et du complot dans les moments de crise, non seulement dans l'insistance à percevoir les Noirs comme les « bénéficiaires du pouvoir en place » sous les dictatures successives de Machado (1925-1933), de Batista (1952-1958) et de Castro, mais aussi à travers les caricatures de Batista représenté en « bête noire » ou les rumeurs lancées en 1959 par des groupes contre-révolutionnaires, selon lesquelles Fidel Castro « avait invité les hommes noirs à envahir les sanctuaires aristocratiques du pays pour danser et s'encanailler avec des vierges qui, jusqu'à cet instant, avaient réussi à éviter le terrible contact de la peau noire ». (p. 363)

Sawyer ⁴⁴ a développé sa perspective des « cycles raciaux » à partir de trois « moments clés » : les guerres d'indépendance, la révolution de 1959 et la guerre d'Angola. Il a séparé, dans chacun des cas, la phase initiale au cours de laquelle l'entremêlement de mécanismes environnementaux, cognitifs et relationnels ⁴⁵ impulse une transformation de la « politique raciale », la phase de retour à l'équilibre, et enfin la phase de consolidation de l'État. Il estime que la première phase de consolidation de l'État s'est achevée avec la répression contre le PIC en 1912, et que la seconde a pris fin en avril 1961 avec l'échec de l'invasion de la Baie des Cochons, après deux années au cours desquelles, dans un premier temps, la déségrégation dans les endroits publics, les mesures favorisant un accès égalitaire à l'emploi, au logement, et la nationalisation des écoles privées avait bénéficié grandement aux Afro-Cubains, avant que, dans un deuxième temps, la disparition des organisations noires et de toutes les autres organisations indépendantes ne vînt clore les débats sur les questions raciales et enfermer les Afro-Cubains dans le statut de bénéficiaires de la démocratie raciale garantie par le nouveau gouvernement. Enfin, Sawyer considère que la guerre en Angola a favorisé à la fois une plus grande acceptation de la culture des Noirs et leur représentation accrue dans les sphères du pouvoir, puis que la perspective de la crise économique, à partir du milieu des années 1980, a conduit le régime à rechercher le soutien des Afro-Cubains en évoquant même pour la première fois la possibilité de mettre en place des politiques de discrimination positive, avant que les déséquilibres du nouvel ordre économique, à partir des années 1990, ne viennent imposer un nécessaire retour au mythe de la démocratie raciale. Pour autant, Sawyer juge que la consolidation de l'État n'est pas achevée, dans la mesure où face à la crise économique et politique ouverte avec la *période spéciale*, la concurrence entre les

43. A. De la Fuente, *op. cit.*, 2000, pp. 140-141, p. 280, pp. 348-354.

44. M. Q. Sawyer, *Racial Politics in Post-Revolutionary Cuba*, New York, Cambridge University Press, 2006, pp. 1-35.

45. M. Q. Sawyer reprend les catégories analytiques proposées par MacAdam, Tarrow et Tilly et se réfère en ce sens aussi bien à des bouleversements du contexte géopolitique qu'à des évolutions internes.

différents secteurs de l'État et la persistance de revendications raciales ne confèrent à l'État qu'une mince hégémonie ⁴⁶.

Dans cette perspective, Sawyer s'est interrogé sur le mode selon lequel ces recompositions à l'intérieur de l'État interagissent avec les idéologies raciales, dont il remarque qu'elles constituent autant un mécanisme de stagnation qu'elles opèrent des déplacements. De la Fuente ⁴⁷ a remarqué en ce sens que c'est à partir du moment où, à la fin des années 1910, les élites prirent conscience que *tous* les Cubains avaient été ramenés par les Américains au statut égal de « sang mélangé », sur fond d'appel à la « désafricanisation » lancé par les intellectuels afro-cubains en direction des Noirs, que par réalisme, la contribution noire à la nation cubaine fut revalorisée. L'idéologie de la « nation métisse », sans jamais se départir de la vision de « l'amélioration raciale », fit son apparition dans les années 1920, et Carlos Moore avait en ce sens décrit « le processus de stylisation » de la rumba, passée en quelques années du statut d'attribut des « bas-fonds » à celui de symbole national ⁴⁸. À l'inverse, De la Fuente a montré que les réformes égalisatrices dont avaient bénéficié les Afro-Cubains au cours de l'année 1959 étaient allées de pair avec la stigmatisation de la *santería* et des religions afro-cubaines. En vertu de la nouvelle idéologie révolutionnaire, « les croyants étaient vus comme des déviants sociaux potentiels, ou comme des antisociaux dont la conduite était caractérisée par l'ébriété, la fainéantise, et l'intérêt pour leur propre communauté religieuse, non pour la société socialiste dans son ensemble ⁴⁹ ». De la Fuente signale même que, « au début des années 1980, les études épidémiologiques dirigées par le ministère de la Santé publique identifiaient encore l'appartenance à des religions afro-cubaines comme une "conduite pathologique" » ⁵⁰.

Depuis le début des années 1990, le tourisme est devenu la priorité nationale, et le folklore « afro-cubain » a été remis à l'honneur alors que dans le même temps ont ressurgi les préjugés traditionnels à l'encontre des « Noirs ». Or là encore, cette nouvelle déclinaison de l'idéologie raciale, qui dans sa phase actuelle maintient les Afro-Cubains dans une position subordonnée, en ne revalorisant que leur apport « folklorique » à la nation, tout en leur attribuant une propension à la délinquance, n'est compréhensible que si elle est mise en rapport avec la singulière égalisation des conditions qui caractérise paradoxalement la *période spéciale*. Tout l'intérêt du roman

46. M. Q. Sawyer reprend la distinction proposée par James Scott entre « thin » et « thick » hegemony: « Les États qui sont seulement parvenus à instaurer une mince hégémonie doivent essayer de convaincre les groupes subordonnés que "l'ordre social dans lequel ils vivent est naturel et inévitable"; les membres de ces groupes ressentent souvent de la résignation et de l'ambivalence vis-à-vis de l'État. De l'autre côté, les groupes subordonnés qui vivent sous des États qui ont atteint une hégémonie dense possèdent une fausse conscience de grande portée qui produit le consentement ». M. Q. Sawyer, *op. cit.*, 2006, p. 150.

47. A. De la Fuente, *op. cit.*, 2000, pp. 221-248.

48. A. De la Fuente, *op. cit.*, 2000, pp. 249-254.

49. A. De la Fuente, *op. cit.*, 2000, p. 400.

50. A. De la Fuente, *op. cit.*, 2000, p. 404.

de Ronaldo Menéndez, *Las Bestias*, est justement de mettre en exergue cette poussée du « racisme culturel » sous l'effet de la mobilité ascendante d'une partie des membres des classes subalternes, de la généralisation de la mise hors la loi à l'échelle de la société entière depuis le début de la *période spéciale*, de l'interpénétration des espaces de ressources, et donc de la multiplication de contacts auparavant limités entre secteurs sociaux hétérogènes.

PROBLÈMES D'AMÉRIQUE LATINE



N°77 |

COMMÉMORATION DES INDÉPENDANCES

En tant qu'anciennes colonies hispaniques ou plus généralement européennes, tous les pays d'Amérique latine célèbrent le jour ou la période historique qui leur donnèrent leur indépendance. Aujourd'hui, la commémoration de ces événements apparaît d'emblée comme un symbole et un moment d'unité nationale.

Toutefois, la commémoration des indépendances en Amérique latine donne lieu à des récupérations politiques ou des instrumentalisations historiques, en vue de la légitimation du pouvoir en place, ou d'un courant politique concurrent. Exaltation d'épopées militaires contre le colonisateur ou de soulèvements populaires glorieux, construction des héros et de courants de pensées : le politique peut trouver dans l'histoire de sa nation de nombreux outils qu'il peut reprendre à son compte pour commenter et analyser l'actualité politique de son pays et justifier sa propre action.

Ce dossier de Problèmes d'Amérique latine revient sur la question essentielle de la commémoration des indépendances en Amérique centrale et en Amérique latine.

Revue trimestrielle
128 pages | 150 x 230
20 euros TTC

Achat en ligne sur www.choiseul-editions.com
(paiement sécurisé)

>> DERNIERS DOSSIERS

PROBLÈMES D'AMÉRIQUE LATINE n°76 | CRIME ORGANISÉ ET VIOLENCES

Le « marché de l'enlèvement » en Colombie est connu dans le monde entier, on parle beaucoup moins de son fort développement au Mexique. On sait l'implication d'hommes politiques dans toutes sortes de trafics (drogues, armes, etc.), mais on connaît moins les modalités de leur complicité dans des opérations criminelles d'envergure. Le crime organisé se développe, évolue, s'adapte en Amérique latine à mesure que les politiques publiques se durcissent pour y répondre : « War on drugs », plan Colombia, plan Merida... Peut-on, plus qu'ailleurs, parler de culture de la violence et du crime organisé en Amérique latine ?

PROBLÈMES D'AMÉRIQUE LATINE n°75 | Politiques migratoire en Amérique latine

C'est sous un angle à la fois historique et contemporain que ce dossier s'attache à restituer l'évolution du concept de « libre circulation des personnes » en Amérique latine. Politiques d'émigration vis-à-vis de leurs ressortissants, politiques d'immigration vis-à-vis des étrangers, politiques envers les migrants en « transit », les traitements s'articulent et se combinent pour constituer des systèmes migratoires régionaux qui impliquent un certain nombre d'enjeux politiques (construction nationale), économiques (main d'oeuvre et cerveaux), sociales (exclusions, catégorisations).

PROBLÈMES D'AMÉRIQUE LATINE n°74 | L'URUGUAY GOUVERNÉ À GAUCHE

Ce dossier examine, la période 2005-2009 en Uruguay, mandat du gouvernement de Tabaré Vázquez. Composé par une coalition de gauche, le Frente amplio n'avait pas les moyens de mener une politique de rupture avec les gouvernements démocratiques précédents.

PROBLÈMES D'AMÉRIQUE LATINE

BULLETIN D'ACHAT OU D'ABONNEMENT

M, Mme, Mlle _____ Prénom _____

Société/Institution _____

N° _____ Rue _____

_____ Code postal _____

Ville _____ Pays _____

Adresse électronique _____

	France	Autres pays
1 an (4 numéros)	75 €	85 €
2 ans (8 numéros)	140 €	160 €

Je souscris un abonnement pour

1 an

2 ans

À partir du numéro _____

Je souhaite acquérir un numéro de
Problèmes d'Amérique latine :

n° 77

n° 76

n° 75

n° 74

x 20 € le numéro

et frais de port :

France : 2,10 €

Reste du monde : 4, 50 €

Date _____

Signature/Cachet

Paiement par virement bancaire vers

Crédit du Nord

59, boulevard Haussmann

75361 Paris, cedex 08

Banque : 30076 - Agence : 02019

Compte : 57336700200 - clé RIB : 09

IBAN : FR76 3007 6020 1957 3367 0020 009

swift (BIC) : NORDFRPP

précisez

« frais bancaires à la charge du donneur d'ordre »

ou

Paiement par chèque à l'ordre de

CHOISEUL ÉDITIONS

Attention,

les chèques étrangers doivent être en euros,
compensables en France.



Choiseul éditions

28, rue Etienne Marcel

75002 PARIS

Tel : +33 (0)1 53 34 09 93

abonnement@choiseul-editions.com